

pays comme la Provence où le tissu urbain est à la fois trop dense et trop faible pour permettre une polarisation du pouvoir, du prestige et des ressources.

Si Aix n'est pas exactement le modèle de la capitale, la thèse de N. Coulet peut, pour sa part, servir de modèle à bien des égards. Modèle de style, d'abord : il est bon de retrouver à l'occasion des travaux historiques qui allient la rigueur scientifique à l'élégance de la langue. Modèle d'application ensuite, car le nombre et la précision des cartes et des tableaux, la lecture consciencieuse des textes latins et provençaux montrent combien il peut être profitable de fouiller en profondeur la plus petite des questions, d'exploiter le moindre des renseignements. Cette minutie est souvent seule garante d'un résultat probant, en particulier en histoire médiévale où la rareté des sources interdit toute schématisation. La difficulté est d'ensuite faire en sorte que la masse des connaissances n'écrase pas sous poids les idées fortes, les interprétations de portée théorique. Mais cela reste le meilleur moyen de transformer la recherche en une sorte d'excursion au tréfonds de la Provence médiévale où l'outil, le mobilier et le plus banal contrat de location sont autant de signes du vécu. Aucun doute possible : il s'agit ici d'un morceau de « Nouvelle Histoire » dans sa forme devenue maintenant classique.

Lucie Larochelle  
Hull (Québec)

\* \* \*

Jean de Bonville — *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 411 p.

Cet ouvrage reprend, à peu de chose près, une thèse de doctorat (Ph.D.) présentée à l'Université Laval en 1985 et soutenue en 1986. Sa publication est heureuse à plus d'un titre. D'abord, le travail d'un universitaire devient accessible à un plus large public, mais la parution de ce livre représente surtout une étape importante dans l'histoire de la presse québécoise. Histoire indigente à maints égards si on la compare à celle des États-Unis, de la France ou de l'Angleterre. Durant les trente dernières années, moins d'une quarantaine d'ouvrages consacrés à l'histoire de la presse ont été publiés au Québec, ce qui est très peu.

Par histoire de la presse, il faut entendre une spécialisation de la discipline historique. L'historien qui s'y adonne fait l'histoire de la presse et non l'histoire à travers la presse. En ce sens, au Québec, il s'agit, croyons-nous, d'un champ de recherche nouveau. Cette discipline, qui tire profit des enseignements récents de la sociologie, de la psychologie et de l'économie, propose à l'historien une réflexion sur les structures, les conditions de fabrication, les fonctions et l'influence de la presse dans le passé.

La contribution de Jean de Bonville s'inscrit au cœur de cette nouvelle discipline. Elle prend place dans la foulée de la publication du répertoire de la presse réalisé par l'équipe de chercheurs dirigés par André Beaulieu et Jean Hamelin. Ce dernier, d'ailleurs, à titre de membre du jury lors de la soutenance de la thèse, a dit son émotion. « C'est un jour de fête », disait-il, puisque le répertoire de la presse se voulait un outil au service des chercheurs dans un secteur important de notre patrimoine culturel, et que cette étude montrait une fois de plus tous les fruits qu'on pouvait en

tirer. Cet apport à l'histoire de la presse est d'autant plus important que le sujet étudié se situe dans une période capitale, une période charnière caractérisée par l'apparition de la presse moderne, la presse d'information, qui supplante la presse traditionnelle, la presse d'opinion.

L'historien français de la presse, Pierre Albert, propose trois axes de recherche à l'historien de la presse : derrière, dans et devant le journal. Dans le premier cas, il conseille aux chercheurs de retracer les artisans de la presse, puis de décrire les techniques utilisées dans la production et la diffusion des journaux. Ensuite, il suggère l'étude du contenu du journal lui-même et la description des caractéristiques de chaque feuille, leur évolution et leur contenu. Enfin, dans le dernier secteur, c'est le lecteur qu'il faut cerner, la clientèle du journal. Même si le défi d'aborder ces trois aspects de la presse québécoise était de taille, De Bonville l'a brillamment relevé.

Le plan de l'ouvrage est thématique et comporte sept chapitres. Dans le premier, « Population, économie, transports et communications », l'auteur situe son étude dans la période. Il traite de démographie, d'alphabétisation, de progrès techniques et de transformations économiques. L'auteur propose ensuite aux lecteurs une fort instructive « Sociographie et géographie de la presse québécoise ». Pour réaliser cette fastidieuse, mais combien nécessaire démographie des titres, il a puisé dans le répertoire Beaulieu et Hamelin. Le chapitre 3, « L'entreprise de presse : de l'artisanat à l'industrie », est centré sur l'entreprise de presse. L'entreprise artisanale, souvent animée par un seul homme, se transforme en une entreprise moderne dirigée par un homme d'affaires répondant aux mêmes impératifs que l'entreprise commerciale ou industrielle. La profession journalistique est analysée dans le quatrième chapitre intitulé « Le journaliste : du rédacteur au reporter ». Entre 1884 et 1914, on assiste à une professionnalisation de la pratique journalistique. Dans le chapitre 5, « Le journal : de l'opinion à la nouvelle », l'auteur compare le contenu des journaux au début et à la fin de la période : contenu d'abord centré sur l'opinion qui se diversifie pour être davantage axé sur l'information, le fait divers et les nouvelles locales. Une première page faite de gros titres vient rompre radicalement la monotonie de la mise en page traditionnelle. Le lecteur est étudié dans le chapitre 6, « Le public du journal : de l'élite au peuple ». Le traitement de cet aspect n'est pas facile, car l'historien de la presse ne pourra jamais connaître avec précision l'audience des journaux, leur diffusion par zones géographiques, par âges, par catégories socio-professionnelles ou par niveaux de revenu. Il ne peut mesurer la véritable influence de la presse sur le lecteur, et partant sur l'opinion publique, ni avoir une idée exacte de la place occupée par le journal dans la vie de chaque individu. En dépit de ces écueils, l'auteur parvient à utiliser adéquatement les sources disponibles, essentiellement les répertoires de tirages. Il montre l'accroissement des tirages, décrit les facteurs qui en sont responsables et établit des taux de pénétration. Le dernier chapitre qui porte le titre évocateur de « La publicité : fondement de la presse marchande » est le plus convaincant. Il étaye l'hypothèse centrale de l'ouvrage à savoir que la publicité, source de revenus pour financer les coûts de production du journal et facteur d'intégration de l'entreprise de presse dans le circuit de commercialisation des biens de production, influence le contenu même du journal (313).

L'ouvrage est complet, il aborde tous les thèmes importants. Le choix d'un plan thématique se défend très bien, quoique, nous semble-t-il, le sujet aurait bénéficié davantage d'un plan chronologique. Un tel découpage aurait permis de mieux dater les changements. L'auteur fait un portrait fidèle du début et de la fin de la période, une

sorte d'instantané de la presse à deux époques différentes, 1884 et 1914; mais il ne parvient pas toujours à montrer l'évolution.

La conclusion, qui mérite à elle seule de figurer dans toute anthologie de la presse, nous apprend que la presse quotidienne québécoise devient un média de masse au début du siècle. Aux causes traditionnellement invoquées par les historiens pour expliquer cette transformation (démographie, progrès technologiques, culturels ou économiques), l'auteur propose un regard neuf et ajoute une explication originale :

Les changements marquants du tournant du siècle s'expliquent donc par le passage de la presse de la sphère de la politique à la sphère de l'économie sous la pression de la rivalité entre le capitalisme commercial et le capitalisme industriel et de la concurrence des entreprises industrielles entre elles (364).

La démonstration, qui a recours à l'approche dialectique, est cohérente et solide. Cependant, cette approche, qui privilégie les facteurs économiques pour expliquer les changements de la presse, porte l'auteur à sous-estimer d'autres facteurs comme, par exemple, les facteurs politiques pour la presse partisane, et à minimiser l'influence de la presse religieuse. La presse politique et la presse religieuse qui défient les lois du marché rejoignent pourtant passablement de lecteurs; quelques titres se maintiennent jusqu'aux années soixante, certains subsistent même encore aujourd'hui.

La bibliographie qui alimente la démonstration est imposante. En dépit des embûches qui guettent l'historien de la presse, l'auteur, un spécialiste de la documentation, a su exploiter de brillante façon toutes les sources d'information disponibles. Il a su tirer profit de quelques fonds d'archives (fonds Trefflé-Berthiaume et les Papiers Laurier), de nombreux témoignages d'époque, d'une multitude d'ouvrages d'inégale valeur et des quelques répertoires disponibles. Il a particulièrement puisé dans la presse elle-même. Les informations glanées dans les journaux sur eux-mêmes sont plus riches qu'on ne le croit généralement et accessibles au chercheur qui sait être patient, systématique, vigilant et méticuleux. L'ensemble de la documentation utilisée a donné lieu à une quantité impressionnante de notes et de références d'une grande richesse qui supportent la démonstration, bien sûr, mais qui ouvrent parfois de nouvelles pistes au chercheur.

Certes, on pourrait contester ici ou là telle ou telle affirmation qui aurait appelé des nuances, signaler quelques imprécisions dans l'utilisation de certains termes (deux exemples à titre indicatif : à la page 140, propriétaire et éditeur semblent être utilisés dans le même sens alors que ce sont deux réalités différents; même chose à la page 173 pour rédacteur en chef et directeur politique) et déplorer la qualité de certaines illustrations tirées des journaux (il ne s'agit pas ici de critiquer les choix qui sont par ailleurs excellents, mais bien la qualité de la reproduction). Mais dans l'ensemble, les aspects négatifs de l'ouvrage sont mineurs. *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse* est à plusieurs titres une œuvre magistrale. Une problématique clairement posée, une démarche rigoureuse, une solide démonstration supportée par une documentation riche et diversifiée. Bref, du travail bien fait, un modèle à suivre. Jean de Bonville a su nous donner une vision cohérente de l'évolution d'une multitude de journaux fort disparates. On sent que le point de départ de la démarche de l'auteur a été l'étude d'un seul journal, *La Presse* (d'ailleurs, l'auteur l'admet lui-même dans son avant-propos à la page ix), et que poussé sans doute par l'attrait irrésistible du sujet, il a élargi ses préoccupations à l'ensemble des journaux. Ce choix est heureux parce qu'il ouvre des perspectives de recherche plus

larges, même s'il comporte certains inconvénients comme celui d'effleurer le sujet ou d'être trop centré sur un journal en particulier.

Si la publication du répertoire de *La presse québécoise des origines à nos jours* de l'équipe Beaulieu et Hamelin marquait une première étape dans l'histoire de la presse québécoise, l'ouvrage de de Bonville se situe dans cette lignée. Ces deux contributions en appellent d'autres : monographies de journaux; étude sur la profession, sur l'entreprise, sur la publicité; étude de contenu sur le fait divers, sur les feuilletons, sur les sports; la chronique judiciaire, municipale et parlementaire; répertoire de journalistes. Il y a beaucoup à faire. Il faut souhaiter cependant que tous ces travaux soient coordonnés par une sorte de Centre de recherches sur la presse. En plus de baliser le terrain, le travail de De Bonville stimulera plus d'un chercheur. Mais toutes ces monographies ne constitueront jamais une histoire de la presse. Toutes ces recherches doivent déboucher sur l'objectif ultime tracé par les artisans de la première heure, soit la publication d'une histoire de la presse québécoise. Cela s'est fait ailleurs, il est temps que cela se fasse chez-nous.

Jocelyn Saint-Pierre  
Secrétariat de l'Assemblée nationale

\* \* \*

Jonathan Dewald—*Pont-St-Pierre 1398-1789: Lordship, Community, and Capitalism in Early Modern France*. Berkeley: University of California Press, 1987, xx, 326 p.

Après sa magistrale étude de la noblesse parlementaire normande, *The Formation of a Provincial Nobility: The Magistrates of the Parlement of Rouen, 1499-1610* (Princeton, 1980), voici que J. Dewald s'intéresse à l'histoire d'une famille de noblesse militaire, les Roncherolles, et d'une partie de leurs terres, groupées autour d'un bourg, siège d'une haute justice seigneuriale et d'un marché situé à une vingtaine de kilomètres de Rouen. La baronnie de Pont-Saint-Pierre possédait des droits seigneuriaux d'une valeur supérieure à celle de la plupart des seigneuries voisines; ils s'exerçaient sur tout ou sur une partie du territoire de quatre communautés, dont un village considérable, La Neuville-Champ-d'Oisel, assis sur la route de Rouen à Paris. Toutefois, le gros des revenus, dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, provenait du domaine propre de la baronnie.

L'histoire de cette région, sujet de la première partie du livre, se résume au déclin relatif du bourg « seigneurial » et à la montée du village « roturier » de La Neuville avec sa petite élite de marchands et de laboureurs bien placés pour profiter de la demande accrue de produits agricoles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — et aussi de l'essor de l'industrie cotonnière dont ils devinrent les promoteurs locaux.

Sur cette histoire se greffe, dans la deuxième partie, celle des Roncherolles et de leur baronnie. Les Roncherolles étaient de la très bonne noblesse provinciale et présents à Pont-Saint-Pierre depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Royaliste pendant la Ligue et la Fronde — loyalisme joliment récompensé d'ailleurs —, la famille s'allia sous Louis XV à la robe ministérielle et gravita vers Paris. Une suite de mariages sans enfants, peut-être une certaine extravagance aussi, mirent en péril la lignée, dès 1680; la famille, de plus en plus absentéiste, négligea sa baronnie qui passa, en 1768, aux